

Étienne Lepage et la monstruosité de la conscience

Virginie Chauvette

Numéro 177 (1), 2021

Chimères et autres bêtes de scène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chauvette, V. (2021). Étienne Lepage et la monstruosité de la conscience. *Jeu*, (177), 52–55.

ÉTIENNE LEPAGE ET LA MONSTRUOSITÉ DE LA CONSCIENCE

Virginie Chauvette

Est-il possible d'être lucide, d'affronter une réalité souvent dure, laide et cruelle, sans que celle-ci ne prenne la forme d'un monstre nous faisant sombrer dans un profond pessimisme, dans la folie, ou provoquant l'envie de tout casser ? C'est au centre de ce vertigineux questionnement que prennent vie les personnages du dramaturge Étienne Lepage.





L'écriture de Lepage véhicule une vision critique de la société post-moderne par l'entremise de jeux sur les différents niveaux de conscience. Ses pièces mettent en lumière des êtres subissant les conséquences du stade de lucidité auquel ils se trouvent, que ce soit la cécité la plus complète, la dénégation de la réalité, l'acceptation d'une vérité parfois difficile ou encore le lâcher-prise.

Bon nombre d'individus dépeints par l'auteur sont donc totalement aveugles, ancrés dans un moule conformiste et une routine qu'ils ne perçoivent pas ou ne remettent pas en question. Alors que certains d'entre eux se maintiennent machinalement dans cet état par désir de se terrer dans la masse, d'autres préfèrent volontairement se fermer les yeux sur des enjeux problématiques qu'ils jugent, inconsciemment, trop difficile à affronter. Ces derniers s'expriment souvent à l'aide de répliques courtes, répétitives, fragmentaires, ou encore livrées sans grandes émotions apparentes, presque de façon robotique.

L'utilisation de ces procédés vient renforcer l'idée que ces gens ne vont nulle part, même dans leurs propres paroles et pensées. Les répétitions peuvent donner l'impression qu'ils essaient de se persuader eux-mêmes de quelque chose, ou encore que leur discours leur a été mis en bouche par la société et qu'ils prononcent ces mots prémâchés sans s'en rendre compte. Pensons aux personnages du *Ravissement*, qui émettent une série de répliques semblant préfabriquées, selon le rôle qu'ils occupent dans la vie de la jeune Arielle. Sa mère qui lui dit : « Mais oui t'as faim. Je te connais. Je sais quelle heure y est. Je sais t'en es où dans ton corps. T'as faim. Tu rentres. T'as des devoirs. T'es belle. Viens pinson¹ » en est un excellent exemple. Bien que certains de ces individus soient parfois — et brièvement — animés de questionnements, ils retourneront rapidement, consciemment ou non, se blottir dans le confort du conformisme.

1. Étienne Lepage, *Le Ravissement*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2019, p. 13.

D'autres protagonistes présent-es dans les œuvres de Lepage sont pris-es d'assaut par une lucidité très (voire trop) aiguë. Cet éveil les pousse alors à multiplier les actes s'écartant de ce qui est communément admis par la société. Ils et elles hurlent leur mécontentement et déversent leur trop-plein, sans point ni virgule. Le personnage de Mélanie, dans *Rouge gueule*, illustre bien ce niveau de colère : dans la scène intitulée « Butcher² », un monologue dénué de ponctuation, elle raconte qu'elle a sauvagement roué de coups un inconnu sans aucune raison précise. La prise de parole de ce type d'êtres saturés, en rébellion et submergés d'un important désir de liberté, est empreinte de rage, et les actions qu'ils commettent sont souvent pleines de violence. Ces derniers prônent la fuite du moule sociétal et la désobéissance à ses normes trop profondément ancrées.

On retrouve finalement une autre catégorie d'individus, campés dans un état d'extrême clairvoyance, position dans laquelle ceux-ci, découragés, tendent à abandonner leur lutte et leur désir de changement. Il émane d'eux un sarcasme évident, une froideur et une insensibilité aux pires atrocités du monde, comme dans le texte « Downer³ » (inclus dans la pièce *Kick*), où Amin constate, dans le détachement le plus complet, à quel point l'humanité est minable.

L'ABSENCE DE VÉRITÉ (ET SES CONSÉQUENCES)

Certains personnages penseront être à l'abri des séquelles possibles de la lucidité en restant volontairement installés dans une posture d'aveuglement. La conscience est toutefois sournoise et finira par rattraper même ceux qui espèrent se protéger en n'ouvrant leurs œillères qu'à un horizon sur lequel ils croient avoir le contrôle. Or, s'ils ne progressent pas vers la réalisation,

2. Étienne Lepage, *Rouge gueule*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2009, p. 30.

3. Étienne Lepage, *Kick*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2012, p. 100.



Toccate et Fugate d'Étienne Lepage, mis en scène par Florent Slaud (coproduction Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et les Songes turbulents), présenté en avril et en mai 2017.
Sur la photo : Karine Gonthier-Hyndman, Mickaël Gouin, Maxime Denommée et Larissa Corriveau. © Nicolas Descoteaux



Le Ravissement d'Étienne Lepage, mis en scène par Claude Poissant (Théâtre de Quat'Sous), présenté au Théâtre de Quat'Sous en octobre et en novembre 2019.
Sur la photo : Étienne Pilon et Laetitia Isambert. © Yanick Macdonald



Logique du pire d'Étienne Lepage, mis en scène par Frédéric Gravel et Étienne Lepage (coproduction Festival TransAmériques et Théâtre de l'Ancre), présenté au FTA 2016. Sur la photo : Renaud Lacelle-Bourdon, Marilyn Perreault, Yannick Chapdelaine, Gabrielle Côté et Alex Bergeron. © Gunther Gamper

ils passeront leur vie dans une triste illusion de bonheur. À stagner trop longtemps dans cet état, l'effroi que provoquera chez eux un éventuel éveil leur paraîtra, il y a fort à parier, immonde et insurmontable.

Prenons comme exemple les antihéroïnes et antihéros de *Toccate et Fugue*, qui préfèrent taire leurs émotions réelles, ne sachant pas comment y faire face : ils se posent des questions mais n'écoutent pas les réponses, ne voulant rien entendre, rien affronter. Une mystérieuse jeune femme arrive chez Caro, où se donne une fête. On comprend, avec du recul, que cette figure apathique agit à titre de miroir sur les invité·es de la soirée, reflétant leur inertie quotidienne et leur incapacité à combattre les dures réalités de la vie. Confrontés à la représentation de leur propre léthargie, ces personnages deviennent alors furieux, avant de finir violentés par des hommes cagoulés qui entrent et viennent tout saccager, à l'instar de leur conscience qui les rattrape. L'unique survivante est Caro, la seule qui était capable, depuis le début, d'admettre qu'elle n'allait pas bien.

Affolement et violence se présentent bien souvent chez les personnages de Lepage, qui refusent de poser un regard honnête sur leur place dans le monde. Pensons à nouveau à l'entourage d'Arielle, dans *Le Ravissement*, complètement déboussolé par la jeune femme et son émergent désir de liberté.

Le voilà pris de panique devant elle, qui annonce qu'elle n'a pas l'intention de faire ce qu'elle serait censée faire et de penser comme elle serait censée penser. Confus et furieusement envieux de son courage, ses proches refuseront catégoriquement de se montrer vulnérables et de réfléchir à la possibilité qu'ils aient le souhait inavoué, à leur tour, de sortir du moule. Voulant faire disparaître à tout prix cette effrayante introspection rôdant autour d'eux, ils feront tuer la jeune adulte — métaphore d'un désir absolu de taire les questionnements qu'ils n'ont pas la force d'appréhender.

LES RAVAGES DE LA LUCIDITÉ

Nouvellement éveillé·es quant à diverses réalités, ceux et celles qui sont campé·es dans l'état de pleine conscience agissent à la limite du tolérable : criant, frappant et trouvant de la satisfaction dans la méchanceté. C'est indéniablement le cas dans *Rouge gueule* et *Kick*, deux pièces composées de courtes intrusions dans les pensées de ces êtres brutaux et révoltés par l'ironie du monde. On constate aussi ce phénomène chez Éric, dans *Logique du pire*, qui réalise que le plus grand problème, c'est nous, et menace donc de tirer sur le public. Les protagonistes perclus·es de clairvoyance n'ont d'autres choix que de mettre fin aux enjeux qui les poussent vers la folie, peu importe par quel moyen, aussi terrible puisse être la solution.

À l'opposé, les victimes d'un état de surconscience, ayant lâché prise quant à leur désir de changement, deviennent entièrement détachées, et optent soit pour la frigidité, soit pour la dérision la plus complète devant d'horribles événements. C'est le cas, par exemple, de Marilyn, dans *Logique du pire*, qui, adhérant à la maxime « *life is life*⁴ », raconte, avec une déboussolante légèreté, qu'elle a accidentellement tué un homme en lui enfonçant une poignée de porte dans le crâne.

L'être humain évolue : il constate, réalise, agit, abandonne parfois. Ce qui peut le faire basculer dans un univers sombre, c'est d'empêcher le mouvement à travers ces stades et de refuser la remise en question. Pour apprécier l'œuvre de Lepage dans toutes ses subtilités, souvent camouflées sous ce qui semble être des banalités, il faut justement accepter notre propre oscillation entre l'incompréhension, le déni et la complète lucidité. Ses créations nous forcent à prendre du recul, à analyser, à faire de l'introspection, et c'est là, dans cette obligation à se placer nous-mêmes en situation vertigineuse, que repose la puissance de l'écriture d'Étienne Lepage. •

4. Étienne Lepage, *Logique du pire*, Montréal, Dramaturges Éditeurs, 2016, p. 43.